**L’Hymne national « Debout congolais » : Des paroles aux actes !**

Le temps, disait Sénèque dans Les fragments, au 1er siècle, n'est qu'un instant présent.

Qui oublie le passé ne saurait comprendre l'avenir. Ainsi, est-il impératif de remettre sur la sellette certains événements du passé pour mieux envisager l’avenir. Cet exercice en tant que nécessité interne et externe implique une forme de relecture des signes, des symboles et des valeurs qui constituent notre mémoire collective et notre fiche identitaire.

En République démocratique du Congo comme dans presque tous les pays du monde, l’un des moments pour la sauvegarde des vestiges de cette mémoire collective, est l’impérieux devoir de célébrer chaque année l’anniversaire de la date de l’indépendance, ce que nous venons de vivre **ce Samedi, 30 juin 2018** partout où évoluent les Congolais. C’est d’ailleurs l’une des recommandation de **Patrice Emery Lumumba** dans son Discours historique le jour même de l’indépendance lorsqu’il disait sans se faire prier: « *À vous tous, mes amis qui avez lutté sans relâche à nos côtés,* ***je vous demande de faire de ce 30 juin 1960 une date illustre que vous garderez ineffaçablement gravée dans vos cœurs, une date dont vous enseignerez avec fierté la signification à vos enfants, pour que ceux-ci à leur tour fassent connaître à leurs fils et à leurs petits-fils l’histoire glorieuse de notre lutte pour la liberté***». Il nous faut donc, chaque année, quand nous commémorons cet événement, retrouver les valeurs, les souvenirs, les armoiries, les signes et les symboles spécifiques à cette date. Parmi ces symboles, nous avons choisi de revisiter *notre Hymne national*, « **le Debout Congolais »** en tant qu’il constitue un repère qui renferme en lui beaucoup de valeurs patriotiques et nationalistes.

Un regard rétrospectif sur notre hymne national, **58 ans** après, ne nous invite pas à faire revivre seulement les moments historiques et décisifs de l’histoire de notre pays dans ses racines, mais c’est aussi une évaluation de la façon dont chacun de nous, comme citoyen, vit l’actualité des valeurs que charrie ce chant patriotique. A travers cette relecture, nous essayons donc de nous remettre fondamentalement en question sur notre capacité de nous approprier les événements majeurs et légitimateurs de l’histoire de notre pays, laquelle histoire est falsifiée à dessein à longueur des journées. C‘est aussi, peut-on dire, le lieu de nous interroger si par ce chant nous reconnaissons avoir une identité commune ; si nous prenons au sérieux nos engagements et les lourdes responsabilités de nos promesses quand nous récitons ses paroles on ne peut plus prophétiques. Peut-être les répétons-nous de façon machinale ou par simple psittacisme, tant il est vrai qu’il existe de nos jours des compatriotes, toute catégorie confondue, incapables d’exécuter correctement ce chant patriotique du début à la fin. Pas étonnant que lorsqu’on l’entonne en diverses circonstances, même les hommes les plus respectables se mettent à zézayer, à marmotter ou à ronronner. Les uns bourdonnent comme des abeilles, les autres balbutient quelques mots inexacts et d’autres encore se complaisent carrément dans les mimiques.

Pour peu que la répétition ne blesse pas la décence à cause d’une certaine littérature qui existe déjà à ce sujet, nous tâcherons, en ce qui nous concerne, de rétablir le lien de congénialité entre les auteurs et l’œuvre, afin de permettre au lecteu*r* de découvrir la cohésion interne qui donne à notre chant patriotique sa force épistémologique et langagière. Nous restituons ici son historicité à travers certaines paroles emblématiques que nous avons sélectionnées et soumises à une succincte interprétation.

D’abord un petit aperçu sur les auteurs de notre hymne national.

1. **Les auteurs de notre hymne national**

Aujourd’hui on peut lire sur leurs tombes cette épitaphe : « *ici repose écrivain, compositeur et auteur de la Congolaise* ». Belle mort, car les artistes ne meurent pas, dit-on. Mais comme dans cette espèce de pandémonium qu’est notre pays, les personnages importants sont facilement jetés au panthéon national de l’oubli, qu’il nous suffise de redorer leur mémoire en les rattachant à leur œuvre immortelle au moment où nous la restituons à la communication vivante.

Il est reconnu officiellement que notre hymne national a été composé par le Révé­rend Père **Simon Pierre Boka** et Monsieur **Joseph Lutumba,** nés sous le Congo-Belge et morts respectivement 46 ans et 23 ans après l’indépendance dont ils furent des chantres. Brossons rapidement une brève biographie de l’un et de l’autre.

1. **Simon-Pierre Boka di Mpasi Londi** :

Le Révérend Père Simon-Pierre Boka Di Mpasi Londi est né le 20 septembre 1929 à Lemfu. Il était originaire du diocèse de Kisantu, dans le territoire de Madimba, district de la Lukaya, dans la pro­vince du Bas Congo, actuellement Congo Central. Après ses études au petit sémi­naire Saint Jean Berck Mans à Lemfu puis au Grand sémi­naire de Mayidi, Simon-Pierre Boka ira au Noviciat et Juvénat à Djuma, dans l’ancienne province du Bandundu. Le jeune scholastique jé­suite enta­me alors une longue et solide formation scientifique et sacerdotale. Il étudie puis enseigne la théologie en Belgique, à Louvain. Il obtient son premier Doctorat en Théologie en 1955. Le 10 août 1962, il est ordonné Prêtre toujours en Bel­gique. Ce jour-là, il y avait 13 ordonnés dont 10 Belges, 2 Indiens et 1 Congolais, le Père Boka. Une année plus tard, en 1963, il passe ensuite à Saint Martin d’Abois en France. Il rentre au Congo le 22 février 1968 et fait ses derniers vœux le 25 mars 1968 à Mayidi.

Il deviendra par la suite Père spirituel au Grand séminaire de Mayidi, de 1968 à 1972. Le Père Simon Pierre Boka était traducteur du Kikongo en français de 250 hym­nes kimbanguistes. Il fut le fondateur de la revue Telema et son directeur- adminis­trateur de 1975 à 1998. Il fut tour à tour Profes­seur à Lumen Vitae, Bruxelles (1978-1986), à Hekima Collège de Nairobi (1984-1993), à la Grégorienne à Rome (1983-1 999), à Regina Mundi, Rome (1988-1999). Le Père Boka était aussi cher­cheur en Théologie pastorale et quêteur d’expériences de terrain dans deux pays d’Amérique Latine. Homme des sciences et de culture, le Père Boka parlait couram­ment une dizaine de langues, en l’occurrence, le français, l’anglais, le fla­mand, l’espagnol, l’allemand, l’ita­lien, le russe, le kikongo, le lingala et le swahili.

Après une longue carrière d’enseignant, le Père Boka a passé les six dernières années à [Abidjan](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Abidjan), en [Côte d'Ivoire](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/C%C3%B4te_d%27Ivoire), terrassé par la maladie. Le jeudi 7 septembre 2006 à 6 h 45, le Père Boka décédait dans la Polyclinique internationale PISAM à Abidjan.

1. **Joseph Lutumba Tu-Vilu**,

Joseph LUTUMBA, qui n’est pas à confondre avec le célèbre musicien Lutumba Ndomanweno Simaro, est né au Congo Central en 1926. Il étudia au noviciat des pères jésuites à Djuma dans le Bandundu, puis à Kimwenza et fut professeur au Collège Notre-Dame de Mbanza-Mboma (Congo Central). Il étudie l’histoire à l'Université Libre de Bruxelles. Licencié en histoire de cette même Université, il fut, de 1969 à 1972 assistant chargé de cours à l'Université de Lubumbashi et à sa section préparatoire à Kananga. En 1972, il retourna à l'UCL et y obtient son doctorat en histoire. Il continua ses enseignements d’histoire à l’Université de Lubumbashi et quitte la terre des hommes en 1983.

Comment se justifie l’accointance du Père Simon-Pierre avec Joseph LUTUMBA ?

De prime abord, ils sont tous deux issus d’un même moule. Ils sont originaires du Congo central. Ils ont été admis à Djuma au Noviciat des pères jésuites. Ils se retrouveront plus tard en Belgique, cette fois, dans une sorte de mélange du spirituel et du profane.

Dans son livre inti­tulé « Théologie Africaine : Jésus Christ sauveur, pourquoi faire en Afrique », le Père Boka nous précise les circonstances de leur rencontre : « *Pour tester la véracité de l’amour patrio­tique des hommes d’Eglise, deux étudiants congolais laïcs, A. Bolela et JM Ngyese furent char­gés par l’Association des Congolais de m’inviter à participer, en leur nom, au concours de l’hymne de l’indépendance du Congo-Kins­hasa, dont la célébration était fixée au 30 juin 1960. Ils furent touchés d’appren­dre que mes supérieurs(flamands) m’autorisèrent, tout de suite, à rendre ce service culturel à la na­tion. Je composai les paroles et la musique. Mais pour témoigner de la bonne entente qui régnait entre les étudiants congolais, laïcs et ecclésiastiques, il était de bon ton d’entendre à ma signature le nom d’un talc (Sic). J’ai sollicité et obtenu l’accord de Lutumba »*

Comme on le voit, notre hymne national « **Debout Congolais** » fut donc entièrement écrit par le Révérend Père Simon-Pierre Boka. Il avait bénéficié des services de Joseph LUTUMBA, ainsi qu’il nous le dit dans son livre ci-haut cité. Adopté l'année de l'indépendance du pays en 1960, le Debout Congolais fut exécuté pour la toute première fois à Louvain le 29 juin 1960, par une chorale congolaise dirigée par les désormais coauteurs.

1. **Le contexte historique de notre hymne national**

Ecrit dans un contexte de lutte contre la colonisation, ce texte se veut révolutionnaire et mobilisateur. Le Discours historique de Lumumba semble s’en être profondément inspiré. Un discours incendiaire, qui enfreint toutes les règles protocolaires ! Les témoins de cette mémorable date racontent, la mort dans l’âme, comment la fête de la liberté a failli être gâchée. La foule était non seulement indignée, mais surprise.

Avec des paroles enflammées telles que « *Car cette indépendance du Congo, si elle est proclamée aujourd’hui dans l’entente avec la Belgique, pays ami avec qui nous traitons d’égal à égal. Nul Congolais digne de ce nom ne pourra jamais oublier cependant que c’est par la lutte qu’elle a été conquise, une lutte de tous les jours, une lutte ardente et idéaliste, une lutte dans laquelle nous n’avons ménagé ni nos forces, ni nos privations, ni nos souffrances, ni notre sang. C’est une lutte qui fut de larmes, de feu et de sang, nous en sommes fiers jusqu’au plus profond de nous-mêmes, car ce fut une lutte noble et juste, une lutte indispensable pour mettre fin à l’humiliant esclavage, qui nous était imposé par la force. Ce que fut notre sort en 80 ans de régime colonialiste, nos blessures sont trop fraîches et trop douloureuses encore pour que nous puissions les chasser de notre mémoire*. », Sa Majesté le Roi renifle un crime de lèse-majesté. Lumumba est d’ores et déjà mal vu, son nom est entré dans le carnet rouge, sur la liste noire. Il sera châtié pour sa témérité, eh bien, il le fut sans vergogne.

1. **Valeurs patriotiques de ce chant**

Plus qu’un chant, notre hymne national est tout un programme.

Aujourd’hui 58 ans après l’accession de notre pays à sa souveraineté nationale,

quel diagnostic pouvons-nous poser sur les valeurs internes de notre chant patriotique qui, à plus d’un titre, contient des promesses pour un avenir meilleur, des souhaits et des engagements ?

D’observer l’évolution générale du pays et les divers comportements de la classe politique, des gouvernants comme des gouvernés, on peut dire sans ambages que nous peinons encore à rallier les paroles de notre merveilleux chant patriotique aux actes. Il y a beaucoup de promesses non tenues.

Portons à l’éclairci quelques-unes de ces promesses et engagements glanés par les paroles que nous clamons à chaque moment solennel de notre pays.

Voyons en premier son titre.

1. **« Debout congolais »**

« **Debout congolais** » est une interjection impérative qui résume non

seulement le contexte mais aussi toutes les péripéties dans lequel le Congo accède à l’indépendance. Ce fut comme dans les plus grandes douleurs d’enfantement. Debout congolais marque un rappel des troupes. C’est un mot d’ordre. Un cri de guerre contre l’impérialisme. Il exprime non seulement la révolte, mais aussi la rupture. Révolte contre son ancien maitre, rupture d’avec le passé. Un passé tel que décrit par le Discours de Lumumba. Un discours, qui était tombé à point nommé, tantôt comme une arme que l’on dégaine pour abattre son bourreau, tantôt comme un couteau qu’on remue sur une plaie encore fraiche. Désormais Belges et Congolais se regardent comme des chiens de faïence parce le transfert des souverainetés qui se fait presque dans la précipitation ne suit pas le transfert effectif des responsabilités. C’est plutôt le début d’un néocolonialisme de mauvais goût.

Placé tout au début, le mot « Debout » est lourd de conséquences. Il sous-entend que les Congolais étaient longtemps opprimés, maltraités, chosifiés. Ils étaient-là, les yeux bandés, bouches cousues, assis ou endormis en train de ployer sous le poids des sévices et des injustices. Ils doivent désormais se lever, se frotter les yeux et agir à l’unisson.

Mais en regardant notre situation avec réalisme, nous ne sommes au stade actuel que ce peuple toujours dans la profondeur du sommeil. Toutes les circonstances corroborent pour certifier notre état de somnolence et de passivité. C’est à peine si nous ne reconnaissons pas être tombé plus bas que le cercle vicieux tracé par la célèbre équation du Général Emile Janssens : « Après l’indépendance égal avant l’indépendance. »

Quel peuple serions-nous si nous nous déterminons vraiment à nous lever ? Un peuple uni comme l’envisage le point suivant.

1. **« Unis par le sort,  
   Unis dans l'effort pour l'indépendance »**.

Pour vrai que cela puisse paraitre, l’indépendance du Congo n’a pas été le fruit d’un effort individuel. L’élite et la brochette des chefs coutumiers qui avaient siégé à la Table ronde représentaient toutes les couches de la population. Ce groupuscule d’individus, avec un niveau d’instruction moyen, prouve comment, pour trouver des grandes solutions du pays, il n’est pas nécessaire d’être un groupe éléphantesque. On a besoin de la majorité qualitative plutôt que d’une majorité quantitative parce que la qualité est en raison inverse de la quantité. A cette époque, ainsi que le reflète la liste des participants, le pays ne disposait pas encore des cadres universitaires. ***Victor Promontorio alias Seya Tshibangu***, premier Docteur en droit depuis 1935 était juste conseiller politique de Bolikango. Aujourd’hui nous avons un Parlement de **500** députés nationaux et de **108** sénateurs, les uns bardés des diplômes dans tous les domaines, - même s’il y en a qui les achètent à coup de trafic d’influence et des billets verts- et d’autres noyés dans une ignorance crasse. Ils siègent de manière spectaculaire, mais sans trouver des solutions à la crise qui secoue le pays. Dans cette République dite des professeurs, avec des diplômes poussés jusqu’au fétichisme, pourquoi n’a-t-on pas encore apporté le développement, la paix, la sécurité et le bien-être social après une multitude de dialogues et concertations politiques ?

Il est clair que bientôt six décennies après l’indépendance, les Congolais ne sont pas unis dans le sort parce que la manne du pays ne profite qu’à une petite poignée d’apparatchiks pendant que la majorité de la population vit dans les conditions exécrables. Ceux qui sont placés au pouvoir ne parlent pas au nom de la population. Ils ne tiennent que des discours véreux, ils ne communient donc pas à la solidarité nationale. Par exemple, ils ont des émoluments monumentaux et faramineux qui représentent parfois plusieurs années de salaire d’un fonctionnaire moyen. Ils ne regardent que leurs intérêts partisans et ont, pour ainsi dire, les fronts toujours baissés.

1. **« Dressons nos fronts, longtemps courbés »**

L’impératif « **Dressons nos fronts** » renforce l’appel à sortir du sommeil, à se frotter les yeux et de prendre une direction à suivre, aller vers un idéal commun. Les fronts longtemps courbés représentent les années où l’on était enchaîné comme des bêtes de somme, où l’on était des chairs à canon, des chairs à impôts. L’époque où l’on se faisait couper les bras pour n’avoir pas récolté un kilo de caoutchouc et où l’on se faisait engraisser, castrer pour être vendu comme un esclave. Les « fronts longtemps courbés » signifie que l’on était humilié, battu, exploité, violé, etc. Ce sort était réservé à tout Congolais, d’où l’incise « Unis par le sort ». Triste sort, certes, que le maître réservait à ses esclaves, à ceux dont on vole les richesses, parce que les colonisés sont considérés comme des « sauvages » à qui il fallait amener la « Civilisation ».

Après autant d’années, nous peinons encore à relever nos fronts.

En effet, les impérialistes et leurs complices internes sont là pour nous tirer vers le bas. Ils nous musèlent et sont prêts à asséner des coups de massues à tous ceux qui essaient d’émerger par un discours contraire à leur politique hégémonique et néocolonialiste. Simon Kimbangu, Lumumba, Laurent- Désiré Kabila, tous les activistes et défenseurs des droits humains ainsi que tous les héros dans l’ombre sont comptés parmi les victimes de cette intolérance.

Tous ces combats âpres et acharnés devraient nous servir d’échafaud pour la paix si nous prenons un bel élan.

1. **« Et pour de bon, prenons le plus bel élan, Dans la paix »**

Quand on rompt avec le passé, on regarde l’avenir en face. Avec détermination. Avec optimisme. C’est le moment de faire des promesses, de dresser un plan d’action. L’hymne national nous place devant un défi à relever quand il enchaine : « **Et pour de bon, prenons le plus bel élan** … ». Les auteurs font confiance à toute la postérité qu’ils considèrent comme un peuple ardent, un peuple fort, capable de donner le meilleur de soi-même pour construire un pays plus beau qu’avant. Illusion ou réalité 58 ans après ? D’année en année, le bilan est mitigé et honteux à faire. Chacun rejette la responsabilité sur l’autre et pourtant l’engagement pris est avant tout individuel, c’est un Je-Tu qui se transforme en Nous, comme le disait Gabriel Marcel. 58 ans après, nous avons l’impression de marcher à reculons. On entend souvent des embellies du genre, « à l’époque coloniale on mangeait 3 fois par jour, les étrangers venaient se faire soigner chez nous, les fonctionnaires étaient bien payés, les enseignants étaient des modèles de la société et étaient des rares qui disposaient d’un poste-radio... *O tempora, O mores* ! disait Cicéron dans Les Catilinaires.

De façon générale, chaque génération se croit meilleure que celle qui vient après, excepté lorsque l’on parle des avantages actuels de la technologie dont on se sert maladroitement. Quelqu’un disait que quand on pense au passé c’est qu’on a échoué dans le présent. Arrêtons donc d’entretenir des sempiternels conflits des générations et ayons le courage de dire, les yeux dans les yeux, que nous avons échoué. Peut-être pas dans tous les domaines, mais la courbe de l’hyperbole fléchit inexorablement vers le bas eu égard à certains engagements tels que ceux de bâtir un pays plus beau qu’avant.

1. **« Nous bâtirons un pays plus beau qu'avant  
   Dans la paix. »**

La paix, disait Spinoza, n'est pas l'absence de guerre, mais une vertu qui naît de la force de l'âme. La paix véritable ne devrait pas être seulement un état passager, mais une garantie pour un avenir meilleur. C’est pourquoi l’Hymne national invite les Congolais, une fois débout, à prendre le plus bel élan, à bâtir un nouveau pays plus beau qu’avant, mais dans la paix. Quel engagement historique ! Cependant, promesse non tenue, car depuis l’Indépendance, la RD Congo vit des crises et connaît des guerres à répétition. On tue tous les jours de l’Est à l’Ouest, du Nord au Sud. On assiste à une prolifération des milices privées qui opèrent impitoyablement même au détriment de leurs parents. Pour des raisons que rien ne pourrait justifier, on décime les populations, on dépèce les êtres humains comme on le ferait pour une proie gracieuse et succulente. Partout l’odeur du crime et du sang humain ! Les bébés sont pilés dans les mortiers, les femmes sont violées et leurs corps mutilés. On accouple de force les garçons avec leurs mères ou leurs sœurs, les filles avec leurs frères ou leurs pères au vu et su de tout le monde et au plus grand mépris des règles élémentaires de la morale. Le peuple congolais qui aspire au bonheur est tous les jours massacré par des guerres fratricides comme s’il existe une propension secrète au cannibalisme.

Toutes ces expressions et tous ces actes de barbarie ne peuvent jamais favoriser un climat de paix. Au contraire, ils appellent à la vengeance et alimentent le sentiment de règlement des comptes entre les gouvernants actuels et ceux de demain. Bien plus, ces méthodes inhumaines prouvent à la face du monde combien nous sommes incapables de tenir les promesses de la paix.

Selon l’idéal de notre chant patriotique, l’absence de guerre n’est pas en réalité la seule condition pour garantir la paix. Il y a plus ! La façon dont le peuple jouit de ses droits et libertés. Voilà ce qui devrait être le plus bel élan, en rapport à notre hymne national. Malheureusement, le concept **paix** est resté dans l’imaginaire populaire comme chimérique et utopique, ce qui entraine notre sous-développement, disons mieux, notre retard à décoller pour le futur Congo qui est un véritable don.

1. **« Don béni, Congo ! Des aïeux, Congo »**

Le Congo notre pays est un Don béni. Dire qu’il est un abîme de richesse du sol et de sous-sol est une fâcheuse tautologie. Mais c’est une honte de voir que l’or, le diamant, le cobalt, l’uranium, l’étain, le coltan contrastent avec la misère de la population en même qu’ils provoquent la convoitise des voisins et des multinationales dont le progrès industriel en dépend en grande partie. Et ce don béni, nous l’avons reçu de nos aïeux.

Dans la tradition africaine, plus particulièrement chez les bantu, les ancêtres occupent une place prépondérante. Ils viennent après Dieu en ce qui concerne leur degré de force et les vivants sur terre obéissent à la loi de la primogéniture. Seuls les sanctifiés, conformément aux lois imposées par Dieu, bénéficient du statut d'ancêtres dans l'au-delà. Bénéficier du statut d'ancêtre, signifie que non seulement l'âme de l'individu a réussi à rejoindre la demeure divine, par ses bonnes actions sur terre, mais aussi qu'il a la possibilité de participer à la vie de sa famille restée sur terre, afin de les assister. Les aïeux sont les êtres avec qui nous avons le lien de sang. A ce titre, nous avons destin lié. Ils nous connaissent et nous les connaissons. Le clan, la famille, l'individu, dans le souci de participer à l'harmonie cosmique, nouent des alliances avec eux. Ces alliances, avant tout mystiques, baignent dans une force vitale transcendantale. Nous devons à nos ancêtres respect et obéissance, quand nous parlons, ils nous écoutent. C’est cela notre serment de fidélité pour rallier leur pouvoir de bienveillance.

Pour le cas du Congo, ces alliances sont régulièrement foulées aux pieds. C’est pourquoi nous connaissons des séries de malédiction parce que nos Chefs trahissent souvent leur serment, ils le violent du fait qu’ils ne sont **d’aucune lignée**, **d’aucune ethnie**, **d’aucune tribu, d’aucun village, d’aucune rivière ni d’aucune forêt.** Ils sont pour la plupart des **Etrangers** ou ceux qui ont vendu aux enchères leurs nationalités, ils ont profané le sacré. Partant, quand bien même ils adresseraient des prières d'hommage et d'honneur aux ancêtres pour obtenir une faveur quelconque, ils ne peuvent pas être exaucés, car personne ne reconnait leur voix. Ils blasphèment.

En principe, quand on obtient un don, on l’aime et on le garde précieusement. Aimons-nous suffisamment notre don béni ?

1. **« Bien-aimé, Congo ! Nous peuplerons ton sol  
   et nous assurerons ta grandeur »**

Une des promesses semble avoir été tenue, bien tenue. « **Nous peuplerons ton sol** ». Ici le pari a été bien gagné car quand on lit l’horloge de la démographie congolaise, les proportions sont inquiétantes. En quelques décennies, le sol congolais, malgré ses dimensions incommensurables a été bien peuplé. De **15.000.000** d’habitants que l’on était au jour de l’indépendance, nous voici à plus ou moins **80.000.000**. Malheureusement le progrès n’a pas suivi la même courbe dans le domaine économique, social et politique pour assurer la grandeur de ce don bien aimé.

Le Congo nouveau que l’hymne envisage, est un Congo qui doit jouir de ses richesses pour être prospère. Un Congo émergeant et grand où seraient construites des routes modernes, des écoles, des centres hospitaliers, un Congo salubre où il ferait bon vivre. Les régimes successifs n’ont pas raté d’enrichir leurs inventions de slogans qui pour la plupart n’ont servi que de distractions. Ils ont miroité de nombreux espoirs à une population victime de ruse et d’escroquerie politique.

Par le **Manifeste de la N’sele** et **l’Objectif 80**, Mobutu avait promis monts et merveilles. Comme grandes réalisations, on retient le barrage d’Inga, le Pont maréchal, les palais du peuple. Sa folie de grandeur l’avait poussé jusqu'à construire de somptueux palais en pleine foret équatoriale. On sait ce que sont devenues ces œuvres gigantesques d’un dictateur qui avait quitté le pays sur la pointe des pieds.

Laurent Désiré Kabila qui est sorti de la forêt, tout feu tout flamme, croyait mieux faire avec une idéologie prosocialiste. Il se veut l’homme de rupture totale avec le régime de Mobutu. Il rebaptise le pays sous son ancien nom : le Congo et lui restitue tous ses attributs, notamment son drapeau et son hymne national. Un peu partout, des immeubles officiels ont été repeints aux nouvelles couleurs du Congo : le bleu, le jaune ocre ; partout brille l'étoile dorée oubliée depuis l'indépendance.

Au-delà des changements esthétiques, il y a quelques progrès plus sensibles du point de vue de la mentalité. Plus d’empoignades d'antan sur les routes, l'anarchie d'hier est bridée. La police de roulage, chemise et casque jaunes, veille au grain et arrête les taxis qui transportent plus de quatre passagers.

C’était sans doute pour montrer à la face du monde que les nouveaux maîtres sont bien décidés à faire du Congo un pays moderne qui s'est remis au travail. Mais helas !

Après le dialogue inter congolais et les élections fortement controversées, Joseph Kabila a sonné la trompette de **5 chantiers** et de **la Révolution de la Modernité** pour prouver que malgré son âge, il a de nouvelles idées**.** On connait aujourd’hui le bilan de toutes ces actions annoncées avec pompe.

Pendant toutes ces années écoulées, c’est du gâchis. On a certes construit des Immeubles dits intelligents, élevé quelques bâtisses par-ci par-là, renouvelé la peinture de quelques édifices publics, replâtré des routes, mais ce n’est qu’un développement de façades. Le pays demeure un éternel chantier auquel on donne l’apparence d’un tombeau blanchi lors de grands événements. Avec les simulacres des élections qui pointent à l’horizon, on attend qu’un 5e Président surgisse d’on ne sait d’où pour bercer le peuple qui est l’habituel dindon de la farce avec des promesses démagogiques, fantaisistes et fantasmatiques.

Qu’avons-nous alors à léguer à notre postérité ?

Pas mieux que notre serment de liberté.

1. **« L'immortel Serment de liberté »**

A tous les niveaux de nos engagements solennels nous sommes liés par un serment. Un serment règlemente les rapports entre les individus. Par conséquent, quand on fait un serment, on est obligé de le respecter sous peine de s’attirer des mauvais sorts ou des imprécations. Selon la tradition africaine, ainsi que nous avions eu à l’évoquer plus haut, les malheurs, les maladies, les mauvaises récoltes, les décès, la stérilité, la sécheresse sont les conséquences de non-respect de certains serments.

Quand nous chantons notre hymne national, nous promettons de léguer un héritage important à notre postérité. C’est l’immortel serment de liberté, car comme qui dirait, mieux vaut être pauvre dans la liberté que d’être riche dans l’esclavage. Il n’y a pas de dignité sans liberté. Pour plus de dignité, nous devons préférer la liberté dans la pauvreté à la richesse dans l’esclavage. A ce propos, une phrase de Ahmed Sékou Touré est restée célèbre depuis l’indépendance de son pays. Il disait que la liberté n’est pas incompatible au bonheur. Mais que nous ne pouvons pas renoncer à la liberté au nom du bonheur, même si dans les régimes politiques totalitaires où règne la privation des libertés fondamentales ce bonheur n’est qu’éphémère. Accepter d’être heureux sans être libre, c’est tromper sa propre conscience.

De nos jours, quand on observe l’agir du Congolais, du sommet à la base, nous nous rendons compte qu’il n’y a pas respect de la parole donnée. Le Président qui a prêté un serment de fidélité aux lois de la République n’est pas révérencieux de son engagement, les parlementaires et tous les membres de l’exécutif non plus. Si on s’accorde aujourd’hui à reconnaitre une valeur morale à celui qui tient parole, on ne le dirait pas autant de nos autorités, car les manifestations qui sont intimement liées à la liberté, à toute sorte de liberté sont réprimées dans le sang. Rien que pour cette année, les violations des droits et libertés des citoyens ont atteint un record incommensurable. Tous ces anéantissements de ce qu’on peut considérer comme voix discordantes se font même au prix des vies humaines. Contrairement à ces exactions, une infime minorité jouit de tous les avantages de la nation et se pavanent en toute impunité.

A cause de non-respect de notre serment, nous ouvrons la porte aux nombreux malheurs qui s’abattent sur notre pays. Les guerres intestines, la pauvreté, l’instabilité politique sont à verser dans cet acabit.

Que pouvons-nous retenir de ce rapprochement entre les paroles de notre hymne national avec notre agir quotidien ?

Cette modeste analyse de certaines paroles de notre hymne national, nous place devant nos responsabilités. C’est un réel aveu d’échec dans le manque de respect à la parole donnée constitue la base de nos malheurs. Nonobstant ces débâcles, les Dirigeants actuels continuent à multiplier des stratégies pour se maintenir honteusement au pouvoir. Nous les invitons à s’interroger sur le sens à donner aux belles paroles de notre chant patriotique, **le Debout congolais**.

De l’avis de beaucoup de compatriotes, le compositeur voulait que l’hymne national fût un chant patriotique de tous les espoirs. Il est certes demeuré jusque-là le plus beau texte qui pût être composé pour traduire les aspirations de la République.

DJAMBA Yohé qui reconnait avoir côtoyé le Père Boka dans son jeune âge rapporte dans un ensemble de textes intitulés « Histoire ésotérique de la RDC » que ***«****En réalité, le Congo à son indépendance, pour les catholiques pratiquants, fut consacré à la Vierge Marie, car n'oublions pas que le Père Boka, le compositeur de cet hymne, était Jésuite. Et que pour lui, le Congo* correspond au chant **'Fille de Sion, réjouis-toi, car le Seigneur est en Toi*'****, du livre de Sophonie 3,14-18.* Voilà pourquoi, *« Au point où nous en sommes arrivés aujourd'hui, continue Djamba, il est impérieux que les politiciens cessent de regarder le Congo comme un objet de profits et qu'ils commencent à le percevoir comme une alliance sacrée conclue entre Dieu et la Nation congolaise.  De cette façon-là, la politique publique cessera d'être un cercle qui recrute des profiteurs et des situationnistes qui vendent la République ».*

Ces différents témoignages rencontrent nos efforts de prouver que le texte de notre hymne national s’éloigne davantage de son contexte faute de notre volonté de traduire ses paroles en actes. Notre devoir en tant qu’actuels légataires demeure de continuer à conférer au **Debout congolais** son caractère toujours sacré, parce qu’il est **le repère**, **le signe de la solidarité congolaise et le symbole de notre identité.** Que toutes les fois que nous l’entonnerons, nous puissions nous identifier comme un peuple décidément debout, unis par le sort, unis dans l’effort pour une véritable indépendance politique et économique.

Soyons donc ce peuple qui s’engage à dresser le front, un peuple déterminé à être ardent afin de bâtir un Congo toujours plus beau qu’avant… Mais cela ne pourra se faire que par le dur labeur, dans la paix et dans le respect des droits et de la liberté de tous, car, l’histoire et la postérité ne nous pardonneront jamais d’avoir failli à nos engagements.

***Thierry Lakutu***

Manchester, NH

USA.